Jean-Paul II et le Liban : le fil marial

L'évocation de notre passé nous permet aussi de voir comment une trame sans doute 'providentielle' se tisse dans l'épaisseur de nos actions quotidiennes, et comme à notre insu. Nous nous sommes risqués à parler d'une histoire invisible de la guerre au Liban. Précisons tout de suite que ce qu'on appelle « l'histoire invisible » ne date pas d'aujourd'hui. Déjà sous l'Ancien Testament, Dieu « châtie les ennemis d'Israël, mais il châtie aussi Israël par ses ennemis[1] ». L'histoire réelle ne coïncide pas tout à fait avec l'histoire événementielle.

On l'a dit, le Liban aurait pu tout simplement disparaître de la carte, sous la pression des forces ou conjonctures externes ou se désintégrer sous la pression des facteurs internes, notamment le caractère hétérogène de sa société. Le fait que cet éclatement ne se soit pas produit est dû à un ensemble de causes. On a là un bel exemple de la manière dont plusieurs chaînes causales interagissent pour créer l'histoire, et dans ce cas particulier, pour empêcher le Liban de disparaître.

Il est intéressant de mettre en lumière, sur ce plan, le rôle joué par Jean-Paul II et la diplomatie vaticane. Nul n'a souligné plus fortement que le Grand Pape la vocation à l'unité des Libanais. Il l'a fait de façon répétée, insistante, à l'encontre même des aspirations de certaines forces politiques chrétiennes au Liban et de certaines tentations séparatistes, adressant aux Libanais message après message, et faisant prier pour le Liban les évêques du monde entier[2].

A tous ceux qui s'interrogent sur ce qui a concrètement poussé Jean-Paul II à se pencher avec tant de constance sur le dossier Liban, voici un récit surprenant. Il touche peut-être à ce qu'on appelle la « petite histoire », mais n'en est pas moins révélateur. On le doit à Gilberte Doummar, une mère de famille membre du mouvement des Focolari, qui a représenté le Liban de longues années durant au Conseil pontifical pour l'Apostolat des Laïcs. A ce titre, elle s'est souvent rendue au Vatican et a rencontré, à diverses reprises, le pape et ses proches collaborateurs.

Voici son témoignage : « C'était en 1984, pour la première assemblée du Conseil pontifical pour l'Apostolat des Laïcs, raconte-t-elle. Nous étions réunis dans la Salle Clémentine. Le cardinal Pironio, alors président de ce Conseil, me présente au Pape. Je le remercie pour tout ce qu'il fait pour le Liban, et il me dit : « Oui, le Liban est au centre de mes préoccupations, de mes prières ».

Le soir même, je rencontre un ami de longue date du pape, l'écrivain Stephane Vilkanovitch, auquel je dis : « Le Saint Père a un amour spécial pour le Liban. Comment, d'où cela lui vient-il ? ». Il me répond : « J'ai rendez-vous avec lui ce soir. Je lui poserai la question. »

Le lendemain il me dit : « J'ai la réponse. La voici. Quand, en octobre 1978, après son élection, il est sorti saluer la foule sur la place Saint-Pierre – et bien sûr, à l'époque, les calicots et banderoles étaient défendus-, un calicot

---

[1] . H.U. Von Balthasar, « La vérité est symphonique », Parole et Silence, p.21.

[2]. Cf. à ce sujet Abdo Yacoub, « Les papes et le Liban », publication de la commission épiscopale pour les communications sociales, Liban 1986 et plusieurs autres publications du Centre catholique d'information.

est apparu subitement, sur lequel était écrit : « Saint Père, sauvez le Liban ! **»**, avant d'être prestement escamoté. Et, a dit le Saint-Père, cela lui est entré au cœur « comme un dard ». A la fin des festivités, après avoir salué tout le monde, il est rentré s'agenouiller devant le Saint-Sacrement et a demandé à Jésus, présent dans l'Eucharistie, « assez de vie pour pouvoir sauver le Liban ».

Fatima et le Liban

Et voilà comment un simple geste peut infléchir le cours des événements ! Dès 1978, Jean-Paul II avait déjà fixé pour objectif à la diplomatie vaticane d'empêcher l'éclatement du Liban. Et Dieu a non seulement donné assez de vie à Jean-Paul II pour « sauver le Liban », il le lui a même sauvée[3], lors de l'attentat du 13 mai 1981, pour lui permettre d'achever la mission particulière qu'il s'était assignée et qui, naturellement, s'insère dans une trame globale aux dimensions du monde.

C'est ainsi que les apparitions de Notre-Dame à Fatima rejoignent, par l'un de ces « fils invisibles » de l'histoire, celles du Liban.

« Ce qui importait surtout au pape, souligne Gilberte Doummar, c'est son unité. *Il voulait que les chrétiens œuvrent pour l'unité du Liban.* En 1987, après l'échec de la mission Silvestrini[4] , très triste et avec un geste las de la main, il m'avait dit : 'Priez, faites prier pour le Liban'. Quand il a déclaré le « Liban pays-message », il voyait d'un regard prophétique ce que pouvait donner le Liban, le rayonnement, la mission très grande qu'il pouvait avoir. Le Liban est fait pour l'unité. Le pape avait le don de voir ce que nous ne voyons pas. »

Le pape finira par atteindre, en partie, son objectif, du moins sur le plan spirituel. Il convoqua une assemblée spéciale du synode des évêques sur le Liban. Celle-ci se tint en 1995. Deux ans plus tard, en 1997, la publication de l'exhortation apostolique « Une espérance pour le Liban » consacra, contre vents et marées, sa vision pour notre pays.

Beaucoup de chrétiens et de musulmans se sentirent interpellés par cette charte spirituelle, attirés à ce banquet de l'histoire. « Pour les chrétiens, estime le chercheur Fadi Daou, c'était passer d'une phase où ils s'étaient conduits comme si le Liban leur appartenait à une phase où le Liban, partie de leur identité, devenait un message à transmettre, un projet à faire advenir, un modèle à servir[5] ».

---

[3] . « Une main a pressé sur la gâchette, une autre main, une main maternelle, a guidé la trajectoire du projectile. Et le pape agonisant s'arrêta au seuil de la mort »., in T. Bertone, ouvrage cité, page 63.

[4]. En mars 1986, le Saint-Siège, sous l'impulsion de Jean-Paul II, lance un plan de sortie de la guerre que le cardinal Achille Silvestrini, principal figure diplomatique du Vatican sous le pontificat de Jean-Paul II, va être chargé de mettre en œuvre. Il tentera en particulier de réunir un sommet national islamo-chrétien. Mais Silvestrini échouera « à opérer une brèche dans le mur érigé par la Syrie entre les Libanais », écrit le journaliste A. Saad, dans sa biographie du Patriarche maronite (Op cité, pages 26-45). Auparavant, le Vatican s'était employé en vain à empêcher l'armement des milices chrétiennes, estimant que les « voies de la paix » étaient préférables à celles de la violence. Il avait reproché à certains responsables d'ordres monastiques d'avoir « oublié » leur vocation en « fournissant des armes » aux Chrétiens.

[5] .Cf. P. Fadi Daou, « La réinterprétation de l'identité maronite », revue Cedrus Libani, printemps 2008